

AU PONT DES SOUPIRS

Au pont des soupirs...

Que je délaisse au profit de celui des souvenirs.

Environnement enneigé, loin des vérités, tout semble vierge et pure, sans vécu, sans souffrance. Sur ce pont, pointant, en amont, dans l'eau qui s'écoule lentement en contrebas, une de ces pierres que l'eau caresse comme on aimait être ainsi cajolé par nos parents.

C'est l'enfance qui ressurgit, avec ces nombreuses joies dues à l'insouciance liée à l'âge. Tout était plaisir, un biscuit, un bonbon, un chocolat, une porte clés, une petite voiture, un 45 tours (ceux que les moins de 20 ans n'ont pas connus), le plaisir d'une assiette garnie, la chaleur d'un feu de cheminé qui crépitait et dont les flammes dansaient le plus joli ballet jamais mis en scène.

Bien couvert, une ballade dans la campagne, les batailles de boules de neige...

Plus en avant dans la saison, le barbecue improvisé avec deux parpaings et une grille, enveloppant pommes de terre dans le papier d'aluminium que l'on déposait sur les cendres de l'âtre à peine délimité... Quelques saucisses livrées sur la grille en vue de constituer le repas, alors que nos parents s'affairaient dans la maison en fin de construction...

Les promenades en vélo que je redoutais. Je n'ai jamais aimé faire de vélo... J'avais l'impression de ne pas avancer, d'être toujours à la traîne... J'osais, dans mon innocence, dire qu'il y avait trop de poussière dessus pour que je puisse avancer aussi vite que les autres.... Ai-je perdu cette naïveté...

Le froid me transperce soudain...

J'abandonne un instant ces pensées lointaines, cette pierre pour un autre cailloux, plus sombre, l'eau ne le caresse pas, mais elle semble le brutaliser, elle ne le contourne pas mais le heurte... Et ce sont d'autres images qui s'affichent sur l'écran des mes souvenirs. Celles de la pension dans la région Lilloise, là où mes parents nous déposaient mon frère et moi, je n'avais pas dix ans... Là où j'ai perdu l'innocence de l'enfance, en oubliant de traverser la fin de cette période de vie, pour rejoindre l'âge adulte sans même réaliser qu'entre les deux, il y avait la pré adolescence et l'adolescence... Ni l'une ni l'autre vécue, parce que volées, violées. Alors les larmes coulent lentement le long de mes joues... La douleur aussi vieille soit-elle, reste présente... Aussi profonde que j'ai pu l'enfouir, elle hante mes jours, et je me demande pourquoi, encore aujourd'hui, je respire l'air de la vie, quand tant d'autres, sur ce même chemin, ont préféré la mort à une vie chargée d'un poids à jamais ancré dans nos profondeurs. Une douleur qui se joue de moi comme je manipulais les petites voitures qui se heurtaient dans des accidents, sans gravité, mais symboliques.

Aujourd'hui encore, je la sens, je les sens... Entre coupable et victime, ce que je suis plus, incontestablement... mais coupable d'avoir gardé le silence aussi longtemps... J'ai laissé cette douleur, ce crime prendre racine... se nourrir de cet air que je respirai et respire encore. Il continue de s'alimenter des tourments qu'il provoque à répétition sans que je ne trouve la force, ni l'interrupteur pour pouvoir inscrire en grand OFF...

Le froid a givré en cristaux les quelques gouttes salées stoppées dans les poils de ma barbe. Je vais en face.

Sur l'autre versant, en aval cette fois, je contemple l'eau qui continue de s'écouler lentement, tranquillement... Comme elle je continue mon chemin, chargé d'alluvions que je tenterai encore et encore de laisser le long des berges de cette vie qui a tout d'une peinture sur laquelle l'artiste revient sans cesse, n'acceptant l'idée qu'elle ne sera achevée que le jour où il fermera les yeux et expirera son dernier souffle.

Frédéric Debuiche.